

SUR L'INTELLIGIBILITÉ D'UNE « LANGUE CRÉÉE »

L'alternance de langues dans l'oeuvre de paléofiction
Sous le vent du monde de Pierre Pelot

Mat PIRES

ABSTRACT • *On the Intelligibility of a “Created Language” : Language Switching in the Prehistoric Novel Series *Sous le vent du monde* by Pierre Pelot.* In most prehistoric fiction dialog is translated silently into the language of the narration, either in a neutral style, or incorporating modifications which make apparent its artificial nature. In the series of novels *Sous le vent du monde* by the French author Pierre Pelot, however, the dialog is given in a fictionally authentic form, using two distinct languages invented by Pelot. The consequent switching, while avoiding the diegetic incoherence of modern language exchanges in a prehistoric frame, may be unintelligible or only partly intelligible for the reader. This chapter looks at the way Pelot makes the instances of his created languages accessible to readers, both in the lines of dialog and in the frequent incorporation of other-language items in the narrative. Linguistically, the invented languages are highly agglutinative, and noun-heavy, using juxtaposition extensively to convey meaning and thus avoiding the difficult-to-convey values of grammatical words or closed-group items. The author further incorporates glosses and developments around these examples of code-switching in a way which permits the reader to deduce the meaning of many of the referents.¹

KEYWORDS • Prehistoric Novel; Codeswitching; Invented Language; Literary Dialog; Pierre Pelot.

1. Introduction

Si l'invention de langues est souvent associée à une perspective futuriste, elle peut tout aussi bien participer de récits situés dans une civilisation du *passé*, reculé au point d'abolir tout rapport avec nos langues actuelles. Le présent chapitre porte sur ce type de création de langues, dans le cadre du roman préhistorique, un genre parfois appelé *paléofiction*. Nous allons nous pencher sur une saga romanesque en cinq volumes, *Sous le vent du monde*, par le romancier et scénariste de bandes dessinées français Pierre Pelot, et plus spécifiquement sur les langues inventées de toutes pièces que Pelot intègre dans le premier volume de la série, intitulé *Qui regarde la montagne au loin* (1997).

¹ Je remercie pour leurs commentaires stimulants Mark Smith (Open University) et un relecteur anonyme désigné par l'éditeur.

2. L'alternance de langues romanesque

L'univers fictionnel de manière générale – et non seulement le récit préhistorique – inclut des transcriptions d'interactions langagières, le « discours direct ». Ces échanges constituent la quasi-totalité du contenu linguistique d'une pièce de théâtre ou d'un film. Dans un roman, par contre, la présence de ces interactions (« le dialogue ») côtoie celle de la narration.² De même en bande dessinée, les bulles représentant le discours direct des personnages peuvent accompagner des textes hors bulle, de type narratif, disposés en général en bas ou en haut des cases dessinées.

Dans un roman les deux types de texte – le récit de narration et le dit des personnages – relèvent en général d'une même langue, en principe la langue d'écriture de l'auteur. Ce choix peut présenter divers degrés de vraisemblance. Un récit de troisième personne avec narration omnisciente pourra se faire dans la langue de l'écrivain sans incohérence. Mais il n'en va pas de même pour un personnage défini, ou pour une narration de première personne ; la langue du dit est alors définie par l'actant en question. Les divers actants du récit partagent très souvent une même langue. Mais le cas contraire, où la vraisemblance voudrait que les répliques soient dans une langue non-diégétique, le lecteur devant comprendre qu'il s'agit d'une traduction, est loin d'être marginal. Une célèbre tragédie historique met ainsi en scène une cour royale danoise où l'on s'adresse la parole dans un impeccable anglais, sans que quiconque trouve là l'explication du « quelque chose de pourri » dont l'un des personnages se désole. L'incohérence provient de la pratique quasi universelle du récit *monolingue*. Un roman bilingue suppose une compétence bilingue chez l'auteur *et* le lecteur, ce qui risque de réduire fortement le public potentiel du texte.³

L'uniformisation des langues de récit et de dialogue est en général entreprise sans être signalée. C'est le cas du livre de voyages de Paul Theroux *The old Patagonian express*, écrit en anglais mais décrivant des faits survenus en Amérique latine. L'auteur défend explicitement la traduction systématique des propos de ses personnages hispanophones, et considère comme inadmissible la pratique partielle consistant à émailler les répliques traduites de termes espagnols évocateurs comme *campesino* ou *empanada* (Theroux 1979 : 21 ; voir la discussion dans Pires 2023).

D'autres auteurs, en revanche, peuvent considérer que la valeur iconique de la langue autre sert leur récit ou leur projet artistique. C'est le cas de la « Trilogie des confins » (1992-1998), série romanesque de Cormac McCarthy, qui conserve la langue des échanges espagnols dans des romans par ailleurs anglophones :

He nodded down to them. Adónde vamos? he said.
They looked up at him. Old women in rebozos. Young girls carrying baskets between them. A la feria, they said.
La feria?
Si señor.
Adónde?

² Un roman ne contient pas nécessairement des répliques de dialogue ; mais il se présente rarement sous forme de dialogue uniquement : l'exemple le plus célèbre est sans doute *La queue* (1985) de Vladimir Sorokine. Les films sont en général faits de dialogues uniquement, mais peuvent contenir des voix de narration hors champ.

³ Dans un film la coprésence de plusieurs langues est facilitée par la traduction non-diégétique fournie en sous-titre.

En el pueblo de Morelos.

Es lejos? he said

They said that it was not far by horseback. Unas pocas leguas, they said. (Cormac McCarthy, *The crossing*, 1994, pp. 101-102)

Si cette alternance de langues reste marginale dans la production romanesque, c'est sans doute à cause des problèmes de compréhension qu'elle suscite, l'intelligibilité mutuelle entre l'espagnol et l'anglais étant fort limitée. La posture « réaliste » de McCarthy est facilitée par plusieurs facteurs. Il peut tout d'abord raisonnablement attribuer des connaissances en espagnol à son lectorat domestique, aux États-Unis, soit de manière active (langue parlée par 17,5 % de la population, langue familiale pour 13,7 %), soit de manière passive. Deuxièmement, les énoncés sont en général relativement peu complexes, comme dans ce passage. Troisièmement, le texte narratif anglais facilite l'interprétation, soit par l'apport de la situation de parole (ici un homme à cheval demande des renseignements), soit, de manière plus directe, par la reformulation du contenu propositionnel. Ainsi l'adjectif relativement moins transparent ou familier *lejos* est ici immédiatement repris en anglais dans la suite de la narration.

L'option défendue par Paul Theroux, et déployée par Shakespeare dans *Hamlet*, peut s'appeler simplement *traduction* ; pour l'option de McCarthy, et, on le verra, de Pierre Pelot, nous empruntons le terme de *transfert* proposé par le théoricien de la traduction Peter Newmark (1988 : 81-82). Cette incorporation iconique de la langue du contexte pose une valeur de réalisme, une absence de médiation ; il présente néanmoins un inconvénient de taille, celle de l'intelligibilité.

3. Langues et paléofiction

Tout comme les échanges hispanophones dans l'oeuvre de McCarthy, l'alternance de langues dans le récit préhistorique se fait dans un souci de *verisimilitude*, en phase avec l'environnement et l'époque fictionnelles visées.

Mais ce récit présente une particularité supplémentaire : la langue « originale » est elle-même une fiction, aucune trace de langue nous étant parvenue depuis ces temps lointains. Certains récits préhistoriques, comme *La guerre du feu* de Rosny aîné, ou la série *Les enfants de la Terre* de Jean M. Auel, traduisent les propos des personnages vers la langue de narration, dans un style peu marqué (évitant par exemple toute expression potentiellement anachronique). D'autres optent pour une traduction dans une langue « simplifiée » : *Les héritiers* de William Golding, ou la bande dessinée *Rahan*, de Roger Lécureux (pour une analyse voir Pires 2023). À notre connaissance la série de Pierre Pelot, *Sous le vent du monde* (1997-2001) est la seule à employer un dialogue intégralement allolingue.

Une représentation limitée de cette langue iconique survient néanmoins dans l'ensemble des romans préhistoriques, au niveau des noms propres. Les noms de personnages Aki-nâa ou Noûm se présentent comme des transcriptions de ces langues, parfois complétées par un descripteur (Cush le Chef, Aghoo-le-Velu) ; d'autres formes, comme Patte-de-Tigre, ont une forme traduite⁴. L'ethnonyme hésite également : traduction chez Auel avec son « clan de l'ours de la caverne », transfert chez Pelot avec ses tribus les « Loa » et les « Nam ». On notera que dans la paléofiction parodique de Roy Lewis, *Pourquoi j'ai mangé mon père* (1960), les noms ne sont ni allolingues,

⁴ Les noms sont issus respectivement de la paléofiction de Klapczynski, Cénac, Cénac, Rosny, Cranile.

ni traduits : parmi les anthroponymes on trouve Ernest, Oswald, et oncle Ian, parmi les toponymes les chutes Victoria et même la France.

3.1. Les langues préhistoriques chez P. Pelot

Pierre Pelot (né en 1945) est un écrivain français dont la production, extrêmement prolifique, embrasse de nombreux genres romanesques (science-fiction, western, policier, roman de terroir...), ainsi que la scénarisation pour la télévision ou pour la bande-dessinée. Son travail dans le domaine préhistorique se situe au tournant du siècle : la série de cinq romans *Sous le vent du monde* (1997-2001), écrite avec la « collaboration scientifique » du paléoanthropologue Yves Coppens, ainsi que deux romans qu'on a qualifiés de polars préhistoriques, *Le jour de l'enfant tueur* (1999) et *L'ombre de la louve* (2000). Dans la série *Sous le vent du monde*, le dialogue est intégré dans la langue imaginaire, de manière systématique.

Les cinq volumes de cette série se déroulent à des époques préhistoriques très différentes. Le premier, *Qui voit la montagne au loin*, concerne la rencontre entre *homo habilis* et *homo rudolfensis* il y a 2 millions d'années ; le dernier, *Ceux qui parlent au bord de la pierre*, la cohabitation au paléolithique supérieur, –32 000 ans, entre *homo sapiens* et *homo neanderthalensis*⁵. Les langues inventées des cinq volumes sont, comme l'exige le souci de réalisme, toutes différentes. Chaque volume comporte une préface rédigée par le célèbre paléoanthropologue Yves Coppens, apportant des éléments sur les espèces d'hominines⁶ présentes et sur la période concernée. La caution scientifique est appuyée : sur la première édition et la version poche chez Folio la mention « Collaboration scientifique Yves Coppens » figure en caractères réduits sous le nom de l'auteur ; une nouvelle édition Folio redessinée porte les deux noms sans distinction aucune.

Si les volumes 2 à 5 comportent un glossaire et divers annexes sur les peuples ou coutumes concernés⁷, le premier, lui, ne dispose d'aucun appareil péritextuel hormis la préface. Il occupe ainsi un statut à part, les éléments allolingues n'étant pas susceptibles d'être interprétés au moyen d'un lexique⁸ ; leur déchiffrement dépend entièrement d'éléments présents dans le co-texte. Cette différence fonde notre choix de centrer la présente étude, qui cherche à déterminer les paramètres d'une intelligibilité de ce type de langue inventée, sur ce premier volume, *Qui voit la montagne au loin* (1997).

3.2. Typologie: « langue créée »

Les langues inventées qui figurent dans la production romanesque de Pierre Pelot n'ont, au niveau de leur diffusion, aucune existence en dehors des pages du roman, que ce soit dans des textes de Pelot ou d'autres, et n'ont pas été adoptés par des communautés d'utilisateurs modernes. Par ailleurs aucun travail de description n'a abordé les traces présentes dans les romans. Cette

⁵ Les précisions sur les genres d'hominines figurent dans les préfaces d'Yves Coppens (pour le premier tome, Pelot 1996, p. 10).

⁶ Les *hominines* sont l'ensemble des espèces de la lignée humaine ; ils forment une partie des *hominidés*, qui comprennent en outre les lignées des chimpanzés et des gorilles.

⁷ Vol. 2 contient : « Lexique ourham », « Environnement nature », « Animaux », « Flore » (Pelot 2012b : 755-758).

⁸ Les indications grammaticales ou morphosyntaxiques ne sont jamais fournies.

présence limitée ne permet pas, pour certains, de parler de *langue* proprement dite. Eco (1994 : 14-15) exclut ainsi des « projets de véritables langues » des « langues romanesques et poétiques », comme celles de Tolkien ou le newspeak d'Orwell, en insistant sur l'incomplétude de ces dernières, qui « ne présentent que des fragments de langage » et dont « ni le lexique ni la syntaxe ne sont donnés en entier ».

Dans un article de 2008, Ria Cheyne met en question cette hiérarchie, en forgeant une opposition typologique entre *langues construites* et *langues créées*. Pour elle, une *langue construite* dispose d'une grammaire fonctionnelle ou aspire à en disposer, et se présente comme *complète*. Le klingon en est un exemple : s'il débute par des apparitions parcellaires dans la série *Star Trek*, il prend des allures de langue construite à partir du film *Star Trek 3 : À la recherche de Spock* (1984), pour lequel le linguiste Marc Okrand invente une langue utilisable lors d'interactions développés, et qui se substitue au charabia passant pour du klingon dans les précédents épisodes de la célèbre franchise.

La *langue créée* en revanche est *incomplète* – elle n'existe qu'à l'état de fragments à l'intérieur du texte – et de ce fait demeure souvent méprisée (Cheyne 2008 : 388-389). Mais Cheyne propose de concevoir de telles langues comme *complètes pour les besoins spécifiques du texte de fiction*. Leur forme inhabituelle, le contraste avec le co-texte rédigé dans une langue familière, leur permettent notamment de créer un sentiment d'altérité chez le lecteur.

Cheyne (2008 : 391) donne une série de critères définitoires d'une langue créée. Celle-ci peut se manifester sous forme de transferts, ou de traductions vers la langue du récit, et être accompagnée d'éléments métalinguistiques : glossaire, description de la prononciation, remarques sur les problèmes de traduction, etc. Selon ces critères l'ensemble des textes de paléofiction – Golding, Auel, la bande dessinée *Rahan*... – dispose d'une langue créée, même si celle-ci se limite à des noms de personnages, animaux, objets emblématiques et tribus. L'étiquette recouvre ainsi une gamme de phénomènes allant de l'évocation passagère d'une langue, à la présence systématique de tours de parole, parfois longuement développés.

Dans cette analyse, la non-compréhension ou l'imparfaite compréhension est une valeur cruciale participant du sens global du texte, permettant à l'auteur de représenter dans la matière même du roman une civilisation lointaine. Inintelligible, ou, on le verra, difficilement intelligible, la langue créée représente en homologie la culture distante et étrangère des communautés primitives. Elle contribue, avec l'évocation des pratiques, mythologies, ou cosmologie de ces hominines, à poser la grande altérité des personnages.

Pour la série *Sous le vent du monde*, Pierre Pelot présente le dialogue allophone comme incontournable, relevant de son choix de :

[n]e pas seulement raconter de l'extérieur, avec un regard de maintenant vers le passé, ne pas [...] adopter [la] tactique de *La Guerre du feu*, mais vivre, respirer, raconter du dedans. Dans ce que fut le présent à l'extrémité de quelques milliers d'années. Jouer cette tentative-là, avec le défi à relever du langage qui existe, bien entendu, dont on n'a plus de trace aucune, mais qui existe – car il est évidemment impossible de faire s'exprimer ces très lointains ancêtres dans une langue d'aujourd'hui (Pelot 2012b : III-IV).

L'auteur ne cherche pas une description détachée de la société préhistorique, mais une immersion, une immédiateté. Ce choix apparaît à la fois comme un *défi* – une démarche difficile, exigeante – et une *évidence*. Dans un entretien accordé à *l'Est républicain*, il estime même que la traduction française des dialogues aurait été « ridicule ». « Restait à inventer des langages », conclut-il avec une certaine désinvolture (cité Perrin 2016 : 249).

Pelot fait néanmoins bande à part, car les autres romanciers de la préhistoire ont bien opté pour cette *traduction*, dans la fiction préhistorique du 20^{ème} siècle – Rosny dans *La guerre du*

feu, puis plus tard Cénac, Auel, Klapczynski, Golding, entre autres –, comme celle de notre propre siècle, dans la saga de l'Espagnol Antonio Pérez Henares (2000-2010) ou le récent roman de Sophie Marvaud *Les lionnes de Chauvet* (2023). En revanche, le film qu'a tiré Jean-Jacques Annaud de *La guerre du feu*, met en scène une langue créée, œuvre de l'écrivain britannique Anthony Burgess, connu pour l'inventivité lexicale de son roman *L'orange mécanique* (1962). Dans le réalisme photographique du cinéma, la présence extradiégétique d'une langue moderne comme le français ou l'anglais semble mal venue.

Parmi les types de « langues créées » proposées par Cheyne, celles de Pelot se démarquent par l'ampleur de leur présence textuelle. Le corpus d'énoncés que l'on trouve dans ses romans invite, voire exige, une interprétation active, une *traduction*, et ce malgré l'absence de description grammaticale, d'un déploiement des langues en dehors de la série romanesque, ou d'une communauté d'usagers.

3.3. *Les langues de Qui regarde la montagne au loin*

Qui regarde la montagne au loin est le récit d'une rencontre, survenue il y a 2 à 3 millions d'années, entre deux groupes d'hominines. Le personnage féminin principal, Nî-éi, appartient à une bande de *homo rudolfensis*, les Nam, tandis que l'homme Moh'hr est un *homo habilis*, appartenant aux Loa (Coppens, cité Pelot 1996 : 9-10). Le paysage linguistique du roman reflète cette multiethnicité, les langues éponymes – le nam et le loa – apparaissant toutes deux sous forme de transfert dans les répliques de dialogue. Pelot gère ainsi trois langues différentes au cours du roman, même si le texte non français est nettement dominé par le loa, la Nam Nî-éi devant partir en exil vers le début du roman. (Toutes nos citations dans la suite de l'article sont en loa, sauf indication explicite du nam.) Il existe même une troisième langue créée (au sens de Cheyne), celle des Booh, observés de loin par les Nam et les Loa. Elle n'est pas mobilisée sous forme de dialogues, survenant uniquement dans l'ethnonyme lui-même, un anthroponyme, *Noto* (320), et un emprunt en loa *'riekék* « hyène » (39). La trame narrative de *Qui regarde la montagne au loin* suit la rencontre interspécifique de Nî-éi et Moh'hr, et l'amour qui en résulte. Ce rapprochement physique s'accompagne d'une convergence linguistique, le terme *ohr'sh* naissant des tentatives des deux protagonistes de prononcer le mot pour « feu » de l'autre langue, *ohr* en nam et *arsha* en loa (276) ; ce mot est ensuite adopté par d'autres (324). Loin d'une langue « primitive » statique, Pelot scénarise ainsi une situation de contact plurilingue, avec ses négociations langagières et développements diachroniques.

3.4. *Lieux du transfert : narratif et discours direct*

Les éléments des langues préhistoriques transférés dans le roman sont de deux types. La narration peut accueillir des mots épars :

Les animaux qui craignent le *sh'ohr* s'étaient tenus à distance de sa marche (176⁹).

Les répliques de discours direct, quant à elles, font systématiquement l'objet de transferts. Voici, avec son cadrage narratif, la réplique la plus longue, un récit d'exploit de chasse raconté par le personnage loa Neh-Ishri'n' :

⁹ Les numéros de pages cités désormais sans référence explicite renvoient au roman *Qui regarde la montagne au loin*, Pelot 1996.

Les mots tombaient hors de sa bouche comme une grande roucoulade.

– *Atanik tô-nik-nik ash hr'iaaw draloo. Nakoa-xri' Nakoa-atanik-edri. Iw'oa-hua-hua hr. Iw'oa-hua-hua Oadwi han, nar, ra-nar'h, kiow tô-nik-ok. V'rhx nakoa-atanik-edri-neh ! Iw'oa-hua-hua Oadwi nakoa-xir' ra-nar'h.*

Ils l'avaient laissée raconter et ils approuvaient en balançant la tête, les dents largement découvertes. (126).

4. Intelligibilité des langues créées

L'existence d'éléments et de passages allolingues comme ces derniers pose bien évidemment un défi de compréhension au lecteur. Toutefois, dans l'entretien de presse cité plus haut, Pelot estime avoir créé des langues « crédibles (...) qui puissent s'écrire et se comprendre aujourd'hui », évoquant nommément l'apport du narratif à la compréhension du dialogue : « je me suis arrangé pour que les dialogues soient discrètement éclairés par ce qui précède ou ce qui suit » (cité Perrin 2016 : 250). Quels sont donc les prérequis et les paramètres de cet éclairage discret, quels sont, plus largement, les outils qui permettent au lecteur de comprendre, même imparfaitement, les propos des personnages, et les référents intégrés sans traduction dans le narratif, dans cette langue inventée qui lui est inconnue ?

Nous avons identifié trois manières dont cette tension entre incompréhension et compréhension se déploie dans le texte et à travers la langue. Dans une première sous-section nous abordons les propriétés de l'objet lexical (4.1), avant de nous intéresser à celles de la langue inventée elle-même (4.2) ; nous considérons enfin l'élucidation co-textuelle des éléments allolingues qu'évoque Pelot dans l'entretien cité (4.3).

4.1 L'apport de l'objet lexical

4.1.1. Marques graphiques

En l'absence de formes écrites propres aux langues préhistoriques, la transcription des langues créées recourt à l'alphabet latin qu'utilise le français. Les protocoles de ce système d'écriture permettent de préciser certaines valeurs : la majuscule indique un nom propre (distinguant ainsi les anthroponymes et ethnonymes), les marques de ponctuation associées permettent de percevoir la segmentation de l'énoncé. L'italique signale le passage en langue étrangère ; la valeur d'emphase de ce caractère n'est pas employée dans le roman.

Les systèmes grapho-phonétiques associant l'alphabet latin aux langues créées ne bénéficient d'aucun développement en annexe des romans. Étant donné leur caractère inauthentique, le rôle de ces systèmes se résumerait logiquement à une représentation, déchiffrable par un lecteur francophone, de la prononciation des langues. Néanmoins, les formes graphiques constatées s'écartent en plusieurs points d'une telle démarche utilitariste, posant une tension entre la possibilité de déchiffrer et l'affirmation d'une altérité linguistique. La transcription ne fait pas appel, par exemple, à <c, y>, favorisant la transparence par l'évitement des alternances /k~s/ et /i~j/. Mais d'autres graphèmes adoptés résistent à l'interprétation. Quelle est la valeur des doublons de *ffhui*, *iaaw*, *mooa* (144, 105, 141) ? Que différencie <î, û> et <i, u> dans *dû* et *ff'hrus*, *dwî* et *edri* (318, 140 ; 128, 128), formes qui partagent en français les sons /i, u/ ? Une valeur possible de ces circonflexes serait celle de l'« accent du souvenir » (Cerquiglini 1995), métonymie d'une langue du passé, par le rappel du <s> déchu de *île* ou de *goût*. Le circonflexe est en tout cas, à une exception près (nam *éi* « femme ») le seul signe diacritique des deux langues, et il est mobilisé sur chacune des cinq voyelles.

L'interprétation de certains graphèmes fait appel à d'autres langues que le français. L'apostrophe, en position initiale ou finale, peut évoquer le coup de glotte qu'il représente dans certaines langues, ou le hamza arabe ء qu'il ressemble (sans pour autant reproduire sa valeur) : 'riekek « hyène », 'Hna, Maaq', anthroponymes, euhr' « fear », (17, 35, 43, 103). L'interprétation reste néanmoins périlleuse, et dans les cas de récurrences, la valeur d'altérité semble dominer : Neh-Ishri'n' (anthroponyme), nak'n'n', nakoa-n'n', 'n'arsha (noms d'animaux, 215, 303, 284, 232), r'rh-o-r'rho, h'r'aou (nam, vraisemblablement « phacochère » et « lion », 283, 287). Le son /ʃ/ semble visé à la fois par le <sh> anglais (uesh « enfant », 110) et le <x> portugais ou basque (xkigli, nom d'animal, 306). Mais d'autres séquences résistent à toute catégorisation : la juxtaposition lettre accentuée–lettre nue – Maâq' (nom de personne, 43), Sklaâ (nom d'animal, 104) ; ah-ôo (nam « beaucoup », 89, 253) – relève vraisemblablement d'une simple marque d'exotisme lexical.

4.1.2. Domination substantive

Les trois-quarts environ des items lexicaux que j'ai pu identifier sont des noms. La rareté du verbe renvoie au moins partiellement à sa complexité morphosémantique, à la difficulté de rendre reconnaissable la variété de valeurs – personne, tiroir, mode, voix, aspect – attendue par le lecteur habitué au verbe français. Un seul mot, r'euuh, semble par ses contextes d'apparition relever d'une valeur clairement verbale, tantôt impératif, tantôt en conjugaison :

– R'euuh, dit Moh'hr. ¶ Ce qu'elle fit. Mordant une bouchée prudente, mâchant. (246)

– Moh'hr r'euuh ? dit Neh-Ishri'n'. ¶ – Iaaw. ¶ Moh'hr ne voulait pas manger. (170-71)

De manière générale le procès verbal s'exprime avec *han*, régulièrement traduit par « faire », ainsi *nak-han* « ne rien faire » (204), *xuahan* BAS-FAIRE « se coucher », « s'installer » (238, 166)¹⁰. Le procès *tuer* prend ainsi dans « Moh'hr han ra-[n]ar'h¹¹ Maâq' ? » (150) la forme de MOH'HR-FAIRE-MORT-MAÂQ' « Moh'hr a-t-il tué Maâq' ? ». Le mot pour « poisson » semble constitué de FAIRE-VIE-LAC : *han-ash-tô-nik-nik* (139). Dans ces exemples *han* ne porte aucune marque désinentielle.

En plus d'être massivement nominal, le lexique des langues créées est dominé par les noms d'espèces d'animaux, le français ne fournissant que quelques hypéronymes : *oiseau*, *poisson* (113), *serpent* (43). 14 noms spécifiques d'animaux sont donnés en loa et neuf en nam, dont trois dans les deux langues : *nakoa-atanik-edri* (loa) et *sh'ohr* (nam) « smilodon » ; *edri-iaaw-hev'nehmo* et *h'r'aou* « lion » ; *'riekek* et *iêk* « hyène ». Le terme *'riekek*, comme dit auparavant, est un mot booh, venu supplanter l'ancien nom loa *i-errek* (39).

La compréhension de ces noms d'animaux est favorisée par le terme *nakoa* « animal », défini sans ambiguïté : « on appelle tous les animaux, qui ne sont comme aucun des hommes debout, *nakoa* » (42), et analysable en deux morphèmes *nak* (négarion) et *oa* (« personne »¹²). Sept des 14 noms d'animaux loa relevés intègrent cet hypéronyme :

¹⁰ Le premier renvoie au métonyme DORMIR EST DESCENDRE, cf. anglais *put down*, « put (a child) to bed » (OED, q.v., 12), le second rappelle *settle down* « s'installer ». « Nak-Booh-Loa'han tô-nik-nik-xuahan » (FAIRE-LAC-BAS-FAIRE) est traduit par « Les Nak-Booh-Loa s'installaient sur le bord du lac » (166).

¹¹ La forme *ra-ar'h* relève vraisemblablement d'une coquille.

¹² Le sens de *oa* embrasse la paire métonymique « pénis » et « personne mâle » (44, 110 ; cf. angl. *manhood*) ; cet emploi générique est donc fondé sur la même polysémie sexiste que le *homme* français.

nom	lère occ.	descriptions textuelles	animal visé (proposition)
<i>nakoa-atanik-edri</i>	106	grand fauve noir, environ 2 m de haut (222)	smilodon, « tigre à dents de sabre »
<i>nakoa-han-ash-tô-nik-nik</i>	152 ¹³	poisson, pêché au moyen d'une perche depuis la rive du lac (152)	
<i>nakoa-xri'</i>	125	« énorme », « peau zébrée de sombre et de blanc sale » (306) ; comestible	zèbre
<i>nakoa'loa</i>	270	« à la face rougeaude (...) presque des hommes, assis ou pendus par la queue dans les branches ruisselantes, (...) montrent les dents en poussant des cris » (270)	singe
<i>nanakoa</i>	143	oiseau sans vol (165), « coureur des sables » (329)	autruche
<i>nakoa-n'n'</i>	232	« très petites bêtes » (232), piqure (284)	moustique ?
<i>tôhr'us-nakoa</i>	109	grand oiseau blanc (109) ; « cou pelé » (207)	vautour

Certains noms toutefois apparaissent sans ce morphème : le *xkigli*, qui bondit et a des cornes droites (154, 270), le *'n'arsha* qui a une « épine de queue » et une « piqure qui emporte » (329, 232), ou l'omniprésent *'riekek*, l'hyène.

Ces deux contraintes, catégorielle (substantif) et référentielle (animal, mais aussi objet typique comme *dzia* « silex » (126)), limitent de manière non négligeable la potentialité significative des items lexicaux, orientant ainsi le lecteur confronté à leur déchiffrement.

4.1.3. Ressemblances avec langues actuelles

Peut-on rendre des langues préhistoriques plus reconnaissables, plus familières, en les rapprochant formellement de la langue de narration, ou d'autres langues connues du lectorat ? Une telle similarité risque *a priori* d'être perçue comme un anachronisme. Toutefois, comme l'a relevé Pires (2023), dans la série préhistorique de J. Auel *Les enfants de la Terre*, la suffixation systématique en *-a* des noms de femmes – *Ayla*, *Iza*, *Uka*, etc. – repose sur la fréquence de noms plus récents – *Julia*, *Jessica*, *Amanda*, etc. – et plus largement sur la marque du genre féminin en latin, italien, espagnol, ou portugais. On trouve dans le roman de Pelot une faible présence de ce type d'association. L'initiale <n> des particules de négation (*loa nak*, *nam nî*) semble largement reconnaissable ; l'auteur de ces lignes a en outre rapproché *nam éi* « femme » de l'allemand *ei* « oeuf », et *arsha* « feu » (164) de la racine latine *arsum* source de l'anglais *arson* « pyromanie », ou du français *ardent*, *ardeur*. Sur ce dernier point, un passage où Moh'hr se brûle les pieds en traversant les pierres d'une zone volcanique (« *Nar arsha*, dit-il – ce qui est chaud, fortement », 275) n'a pas manqué d'évoquer les « charbons ardents » de l'expression française.

4.2. L'apport de la langue créée

4.2.1. Une langue référentielle

Certaines propriétés internes de la langue créée permettent d'en rendre le déchiffrement moins ardu. Nous avons déjà évoqué le poids nominal du lexique (4.1.2) ; au-delà de cette spécificité le

¹³ On lit ici « *nakoa-han-has-...* » ; ailleurs (139, 200) « *han-ash-...* » (et sans le morphème initial *nakoa*). La forme voulue semble être *-ash-* « vie » (cf. la traduction textuelle « vivre en bas » de *xuahan ash*, 276).

loa comme le nam se caractérisent par une quasi-absence d'opérateurs grammaticaux de groupes fermés. Dépourvues de pronoms, les personnes déictiques des deux langues s'expriment par les noms référentiels de 3e personne, comme on le voit dans l'interaction suivante, où Nar-iaw, informé que Moh'hr se dirige vers le grand volcan lointain (« *atanik mohgr'ffhui h'hr* ») lui propose de l'accompagner :

Nar-iaw, visiblement peu étonné de sa réponse, dit :

– *Atanik mohgr'ffhui h'hr* ?

Moh'hr fit de la tête le signe *iw'*.

– *Moh'hr Nar-iaw*, dit Nar-iaw. *Atanik mohgr'ffhui h'hr. Moh'hr Nar-iaw atanik mohgr'ffhui h'hr.* (202)

L'on aurait tendance à interpréter la forte répétition de la réponse de Moh'hr comme un effet d'emphase, ou la trace d'un processus de réflexion. Mais il faut bien retenir que sa langue ne lui permet aucun retranchement pronominal : impossible de dire « *nous y irons* » ou « *allons-y ensemble* ». De même dans la phrase d'ouverture du long récit cité plus haut « *Atanik-tô-nik-nik ash hr'iaw draloe* » (126) (« au Grand-Lac non loin de là où vit le clan loa »), aucun pronom ne permet à la locutrice Neh-Ishri'n', loa elle-même, de dire où *nous vivons*, voire même *chez nous*.

Les mots qu'on pourrait dire grammaticaux se réduisent ainsi à peau de chagrin. La négation est la fonction la mieux représentée, avec en loa deux morphèmes *nak* et *iaaw*, parfois *iaw* (ces derniers valant également « non ») et en nam un seul, *nî*¹⁴. Ainsi *nakloa* est défini « autre que ce que font les *Loa* », *nak-han* « ne rien faire », *nam-nî* et *nî-nam* signifient respectivement « animal » et « enfant » (127, 204, 237, 29). L'affirmation est également présent en loa avec *iw'* « oui » (144). Le seul autre opérateur est l'intensifieur « fort, beaucoup », en loa *atanik* et en nam *ah'ôo* (237).

4.2.2. Simplicité morphosyntaxique

Sans opérateurs grammaticaux, la morphosyntaxe repose grandement sur la juxtaposition, faisant du loa et du nam des langues fortement *agglutinantes*. La morphologie est dominée par la composition (nominale surtout), la syntaxe est parataxique. La composition est en général signalée par le trait-d'union : *jui-orhg* LUMIÈRE-OMBRE « lune » (172), moins souvent par la soudure, qui ne matérialise pas la borne morphémique et manque ainsi de transparence : *oaloe* « homme loa » ; *draloe* ou *draLoe* « clan loa » ; *nehuesh* FEMME-ENFANT « jeune fille » (149, 121, 126, 110). L'apostrophe est plus rare : *ak'uôk*, *ak'dû*, espèces d'arbre (222, 320)¹⁵.

En syntaxe, on le voit, la tête précède en général le modifieur, comme en français : *hr'iaw* LOINTAIN-NON « proche » ; *uesh-loa* « enfant loa » (126, 115). Toutefois dans le cas d'*atanik* « grand », on observe une reproduction de l'antéposition de l'adjectif français. Le nom du smilodon, *nakoe-atanik-edri* ANIMAL-FORT-DENT, est traduit par Nî-éi en « bête aux longues et fortes dents » (237), et la même antéposition figure dans le nom du Grand-Lac, *atanik-tô-nik-nik*, ou dans la citation *supra* « *atanik moghr'ffhui* » « grand volcan ».

¹⁴ Le nom du personnage féminin *Nî-éi* vaut donc, de manière inattendue, *NÉG.-FEMME* ; le fait est évoqué p. 247.

¹⁵ Le marquage d'une séquence peut d'ailleurs varier : *nakoe atanik'edri*, *nakoe-atanik edri*, *nakoe-atanik'edri*, *nakoe-atanik-edri* (106, 107, 126, 127).

4.3. L'apport du co-texte

4.3.1. La glose

La plus simple explicitation d'un item lexical se fait par une traduction intégrée en apposition, une *glose*, sans autre développement :

Moh'hr vit que des *Nak-Booh-Loa* « *oa* », des hommes, accompagnaient les femmes au centre de la rivière (44-45)

Il avait toujours regardé plus loin, et le nom fabriqué par ceux du clan pour le désigner en témoignait – « Moh'hr », *regarder la montagne lointaine*. (36)

Parfois la traduction s'accompagne d'observations métalinguistiques, ainsi dans le passage évoqué plus haut, où la Nam Nî-éi retourne dans sa tête le terme *loa* pour « *smilodon* », qu'utilise son interlocuteur Moh'hr :

Nakoa-atanik-edri. Ils [les *Loa*] disaient « *nakoa* » pour les *nam-nî* qui ne sont pas des *nam*, les bêtes, « *atanik* » pour *ohr-ah-ôo*, fort, beaucoup, « *edri* » pour les dents. La bête aux longues et fortes dents. (237)

Notons au passage que le mot fréquent *nakoa* NÉG.-HOMME « animal » (42) n'est plus perçu comme complexe. La glose peut enfin être déduite d'un co-texte proche, au lieu de se constituer en traduction simple :

Son pénis était redevenu *iaa-i'ok* et pendait. (150)

4.3.2. La reformulation

Dans le cas d'un énoncé, la traduction prend la forme d'une reformulation, plus ou moins complète :

– Moh'hr hr'iaw ff'hrus, ffhui moh, ff'hrus mohgr'ffhui. Moh'hr hr mohgr'ffhui.

Il voulait voir la haute montagne lointaine cracheuse de fumée d'où viennent les nuages qui traversent le ciel. Il ne voulait pas la voir de loin, mais la trouver. (144)

La reformulation ici permet au lecteur d'identifier des mots, mais aussi de comprendre le sens d'un énoncé dont le déchiffrement mot à mot – MOH'HR-LOIN.NON-NUAGE, ?EXPULSION¹⁶-MONTAGNE, NUAGE-VOLCAN. MOH'HR LOIN VOLCAN – risque fort de ne pas éclairer le sens. La proposition relative « d'où viennent... » précise par ailleurs la polysémie « nuage / fumée » de ff'hrus, qui renvoie à un élément de la cosmologie *loa*, évoqué ailleurs (48, 140, 306).

4.3.3. La qualification par descripteurs typiques

L'interprétation des nombreux termes non élucidés par des gloses peut dépendre de l'intégration dans le co-texte de descripteurs typiques du référent. On n'identifie jamais le *nakao*-

¹⁶ C'est la seule occurrence de *ffhui* seul, j'en déduis le sens à partir de la reformulation. Il est néanmoins présent dans *mohgr'ffhui* « volcan », à la suite de *moh* « montagne » et d'un élément *-gr-* que je n'ai pu définir.

xri' comme un zèbre, mais de nombreux passages lui prêtent une apparence zébrée (128, 306), voire une « peau zébrée de sombre et de blanc sale » (125). Inversement, son aspect peut servir d'autres descriptions : un individu maculé de sang et de terre présente « un mélange de teintes roussâtres, du pâle au sombre, rappelant la peau du *nakao-xri'* » (151). Ces clés d'interprétation côtoient des apports encyclopédiques comme ces « oiseaux blancs qui suivent les *nakao-xri'* et mangent leurs crottes rondes » (306), manifestement un ancêtre du héron garde-bœuf (*bulbucus ibis*) qui a ce comportement.

Le cas d'*hyène* est similaire. Le terme nam *iêk* apparaît dès le premier chapitre, son sens se précisant par une accumulation progressive de traits reconnaissables. On entend d'abord « le cri saccadé, ricaneur, seul et terrible, d'un *iêk* », puis le « glapissement du *iêk* au pelage taché », assorti de l'information « les *iêk* marchaient en bande et ils avaient toujours beaucoup à dire » (17, 18, 19). Le « cri saccadé » s'avère en fait provenir d'un autre animal (une panthère noire, le *sh'hor*) ; le lecteur partage ainsi l'incertitude de la protagoniste quant aux animaux en présence.

Le terme équivalent en loa est évoqué passagèrement au deuxième chapitre, où l'on apprend – cas unique dans le roman – sa traduction française (« les hyènes (qu'ils appelaient '*riekek* [...] », 39), ainsi que sa provenance dans la langue booh. La réapparition de l'animal au quatrième chapitre se fait sous le seul nom '*riekek*, accompagné d'une nouvelle série descriptive : il est « téméraire » ; « tourn[e] en rond, saut[e] sur place, la gueule ouverte et les petits yeux méchants (...) poussant des cris d'intimidation » ; « se déba[t] (...) les os de ses épaules bossues pointant pitoyablement sous le pelage tacheté » (114, 115, 116) ; en se disputant une charogne plusieurs « se chamaillaient entre eux, grognant et criant de leur voix cassée », la « gueule rougie » (117, 118).

5. Conclusion : apprendre une langue en lisant un roman

L'incorporation au récit d'une langue inventée pose d'évidents problèmes de compréhension, qui seront résolus, imparfaitement et de manière variable en fonction du lecteur, au fur et à mesure de l'avancement de l'histoire. Cette alternance peut concerner une langue inventée ou une langue identifiable (comme chez C. McCarthy) ; les difficultés sont néanmoins accrues dans le premier cas.

La représentation d'une langue préhistorique est sujette à une double tension. D'une part elle doit afficher une certaine altérité, en phase avec son éloignement temporel et culturel. Le système grapho-phonétique est mobilisé à cette fin, donnant à la langue un profil phonétique éloigné de celle de la langue narrative. Un francophone qui lit la réplique « *Vh'rx !* cria Moh'hr » (225) aura certainement fort à faire pour aligner une équivalence phonétique, et se contentera sans doute de constater l'étrangeté du mot. Cette tendance vers l'exotique est toutefois l'objet d'un contre-balancement, vers la simplification linguistique. Celle-ci favorise une certaine transparence textuelle, rendant les passages allolingues traduisibles, ou à tout le moins partiellement déchiffrables, et concourant ainsi à une meilleure compréhension du texte romanesque. Mais la simplicité linguistique conforte également nos préconceptions – fortement empreintes d'autosatisfaction, il faut le reconnaître – concernant les pratiques supposément rudimentaires de nos lointains ancêtres. Ces deux tendances aboutissent à une langue phonologiquement complexe (du moins en apparence) mais par ailleurs très « simple » : fortement agglutinante, pourvue d'une lexique essentiellement nominale et dépourvue de la plupart des opérateurs ou marques grammaticales (pluriel, genre, désinence...). Une langue, en fait, presque entièrement *référentielle* et portée vers l'extérieur, une langue-miroir traduisant en « images » les processus cognitifs des hominines (l'image-pensée est un élément récurrent dans *Les héritiers* de Golding, mais survient aussi chez Pelot, cf. 119, 134). L'accessibilité des éléments allolingues est ponctuellement renforcée dans le

co-texte narratif : inclusion de gloses de termes spécifiques, reformulations de répliques de dialogue, descriptions de qualités prototypiques permettant d'identifier un référent.

Pour illustrer la mise en œuvre de cette simplicité, je reprends la longue réplique – plus de 70 syllabes – citée au début de la discussion. Nous sommes au cinquième chapitre (sur 13) ; le lecteur, déjà habitué à l'alternance des langues, commence, à force de croiser certains termes, à disposer d'un bagage lexical. Il s'agit d'un récit passé fait par Neh-Ishri'n', une Loa. Voici ce qu'il lui serait possible de comprendre de ce passage :

Atanik-tô-nik-nik ash hr'iaw draloa.
 GRAND-LAC VIE LOIN-NON CLAN-LOA
Au Grand-Lac non loin de là où vit le clan loa.

Nakoa-xri' Nakoa-atanik-edri.
 NÉG.-HOMME-[HENNISSEMENT] NÉG.-HOMME-FORT-DENT
Il y avait un zèbre et un smilodon.

Iw'oa-hua-hua hr.
 IW'OA-HUA-HUA LOIN
Iw'oa-hua-hua était loin.

Iw'oa-hua-hua Oadwi han, nar, ra-nar'h,kiow tô-nik-ok.
 IW'OA-HUA-HUA OADWI FAIRE FORT MORT ÉPIEU ?
Iw'oa-hua-hua et Oadwi ont fait preuve de force, ont tué avec un épieu.

V'rhx nakoa-atanik-edri-neh !
 PARTI NÉG.HOMME-FORT-DENT-FEMME
Le smilodon femelle est parti !

Iw'oa-hua-hua Oadwi nakoa-xri' ra-nar'h.
 IW'OA-HUA-HUA OADWI NÉG.HOMME-[HENNISSEMENT] MORT
Iw'oa-hua-hua et Oadwi ont tué le zèbre.

Il s'agit bien entendu d'une traduction « experte », puisqu'au cours de la préparation de ce travail j'ai consacré un temps bien supérieur au roman que ne le ferait un lecteur ordinaire. Et pourtant, malgré tous mes efforts, l'un des termes – *tô-nik-ok* – résiste à l'interprétation ; j'ai l'impression que *tô-nik* signifie « eau », car il figure dans les mots *tô-nik-nik*, « lac, rivière » (122, 166) et *tô-nikhr's* « pluie » (100) – mais la valeur du morphème *ok* m'échappe complètement. C'est dans ce type de flou interprétatif que réside justement le fonctionnement d'un tel passage, dont le déchiffrement, ardu mais non inconcevable, permet de se représenter à la fois ce qui nous rapproche et ce qui nous sépare de nos lointains ancêtres fictionnalisés les Nam et les Loa.

RÉFÉRENCES

- Cerquiglini, Bernard (1995), *L'accent du souvenir*, Paris, Minuit.
 Cheyne, Ria (2008), *Created languages in science fiction*, in *Science Fiction Studies* 35 (3), pp. 386-403.
 Eco, Umberto (1994), *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne* (tr. J.-P. Manganaro), Paris : Seuil.
 Newmark, Peter (1988), *A textbook of translation*, Harlow, Longman.
 Pires, Mat (2023), *Representations of linguistic simplicity in prehistoric fiction*, in Chloé Laplantine, John E. Joseph & Émilie Aussant (ed.), *Simplicité et complexité des langues dans l'histoire des théories linguistiques*, Paris, SHESL, pp. 153-169.

- Pelot, Pierre (2012b), *À la source du vent et des hommes*. Introduction à Pelot 2012a : I-XIII.
 Perrin Raymond (2016), *Pierre Pelot. L'écrivain raconteur d'histoires*, Paris, L'Harmattan (surtout ch. IX, *Naissance et succès de la « paléofiction »* : Le Rêve de Lucy et la saga préhistorique Sous le vent du monde, pp. 245-262).
 Vas-Deyres, Natacha (2019), *De l'aube des temps au crépuscule du futur*, in *Elseneur* [En ligne], 34.

Romans préhistoriques

- Auel, Jean M. (1982-2011), *The clan of the bear cave* (5 volumes) New York, Crown (tr. fr. *Les enfants de la Terre*, Paris, Presses de la cité).
 Cénac, Claude (1967), *Les cavernes de la rivière rouge*, Paris, Magnard.
 Cranile [Arcelin], Adrien (1872), *Solutré, ou les Chasseurs de Rennes de la France centrale : Histoire préhistorique*, Paris, Hachette.
 Golding, William (1955), *The inheritors*, London, Faber and Faber (tr.fr. *Les héritiers*, Paris, Gallimard, 1968).
 Klapczynski, Marc (2003), *Aô l'homme ancien*, Paris, Aubéron.
 Lécureux, R. (texte) and Chéret, A. (dessin) (à partir de 1969), *Rahan, fils des âges farouches*. Nombreuses éditions et collections
 Lewis, Roy (1993), *The evolution man, or, How I ate my father*, New York, Vintage (orig. 1960, *What we did to father*, London, Hutchinson ; tr. fr. *Pourquoi j'ai mangé mon père*, 1975).
 Marvaud Sophie (2023), *Les lionnes de Chauvet*. Paris : 10/18.
 Pelot, Pierre (1996), *Sous le vent du monde. Qui regarde la montagne au loin*. Paris : Denoël (édition de poche, collection Folio).
 Pelot, Pierre (2012a), *Sous le vent du monde* (édition *in extenso* de la série). Paris: Omnibus.
 Pérez Henares, Antonio (2000-2010), « Nublares, saga prehistórica » (5 volumes) : 1 *Nublares*, 2 *El hijo de la garza* (Plaza & Janés, 2001, 2002) ; 3 *El último cazador* (Almuzara, 2008) ; 4 *La mirada del lobo* (La Esfera de los Libros, 2010).
 Rosny aîné, J.-H. (1911), *La guerre du feu*, Paris, Fasquelle.

Autres romans

- Burgess, Anthony (1962), *A clockwork orange*, Londres, Heinemann (tr. fr., *L'orange mécanique*, 1972).
 McCarthy, Cormac, 1992-1998), « The border trilogy » (*All the pretty horses*, 1992 ; *The crossing*, 1994 ; *Cities of the plain*, 1998), New York, Knopf.
 Sorokine, Vladimir (1986), *La queue*, tr. C. Tellier. Lieu commun (orig. russe, 1985).
 Theroux, Paul (1979). *The old Patagonian express*, Boston, Houghton Mifflin.

MAT PIRES • Lecturer in the English department of the University of Franche-Comté, Besançon, specializing in sociolinguistics and discourse analysis. He has published on the discourse of music journalism (subject of a PhD at the University of Surrey), neology in militant contexts and in the work of Lewis Carroll, and conflict between linguistic norms and usage. He is the English translator of Sausure's *Écrits de linguistique générale* (*Writings in General Linguistics*, OUP).

E-MAIL • mpires@univ-fcomte.fr